

nous avons à faire est très longue et plus difficile que jamais. Un de nos compagnons de voyage, M. l'abbé Sauriol, exténué de fatigue, ne peut nous suivre plus loin, et se rend par un chemin raccourci à Jéricho et de là à Jérusalem, en compagnie d'un de nos moukres. J'ai omis de dire qu'à Bethléem nous avons pris pour escorte un arabe, Mohammed Raschid, de la famille Arékatt, cheik du village d'Aboudis, près de Péthanie. Cette famille Arékatt, très influente auprès des Bédouins, avec lesquels elle a fait alliance, nous protège contre tout danger d'attaque de leur part. Raschid est un type arabe superbe et un cavalier accompli. Sur son cheval pur sang, aussi léger qu'une biche, il s'élance parfois sur un plateau à toute bride, et exécute des pirouettes qui soulèvent nos applaudissements. Il en tire vanité, et vraiment il a droit d'être fier de sa mine martiale sous son large manteau écarlate à raies blanches, de sa belle tête bronzée éclairée par deux yeux étincelants, de sa fine lame qu'il brandit en arrivant à nous comme pour foncer sur l'ennemi. Afin de mieux conserver le souvenir de ce fils du désert, nous avons fait prendre au retour sa photographie. Il parle assez bon français et nous amuse le long de la route par ses récits à tournure orientale.

Il est près de midi; nous sommes dans le voisinage de la Mer Morte; les restes de végétation qui perçaient les ossements arides des Montagnes ont disparu. Seules, de vraies bandes étroites tapissées de verdure font ressortir davantage les nudités environnantes. On dirait que le feu de Sodôme et de Gomorrhe vient de passer sur ces amoncellements de rochers ouverts en d'énormes crevasses couleur de cendre que le soleil écorche de ses rayons perpendiculaires. La malédiction plane éternellement sur cette région qu'on prendrait pour les portes de l'enfer. Nous cheminons en silence, montant et descendant des abîmes, au milieu d'une atmosphère chaude et d'une lumière intense qui nous fatigue. Tout à coup sur un sommet, Raschid, qui marche en tête de la caravane, s'arrête et, montrant du doigt une déchirure dans la montagne, au fond de laquelle brille une surface unie, qui reluit comme une plaque métallique, il dit : la Mer Morte.

Nous descendons l'âpre déclivité et, après une marche de plus d'une heure dans la plaine, nous livrons nos chevaux aux moukres pour marcher quelque temps sur le sable du rivage baigné par le lac muet. L'eau qui le frôle de ses petites lames pesantes est aussi limpide que le cristal. Chacun de nous en porte quelques gouttes à ses lèvres, mais se hâte de la rejeter, car elle brûle et a un goût d'alcali insupportable.